

A M^r Joël GOFFIN

Le 10 juillet 2002.

Cher Monsieur,

Merci pour votre lettre du 9 juillet.
J'ai justement adressé à Roger Faulon, il y a
quelques jours, pour sa revue "Le Spantole",
l'article dont je vous adresse la copie ci-jointe.

Ce 17 juillet à 20^h, au Moulin Abbatial
de Villers-la-Ville, je dois parler de "L'Homme qui
rit".

Bravo pour votre oeuvre si utile au ser-
vice de la littérature, de nos régions et de nos
villes.

C'est avec grande joie que je vous lirai
et vous reverrai.

Soyez assuré de mes sentiments les meilleurs.

Abbé Max VILAIN

206 / 4 Ave Paul Pastur

6032 Mont-sur-Marchienne

Tél. 071 / 47 51 02

Max Vilain

Patience et longueur de temps...

de Roger Toussaint

LA MAISON DE HUGO, 4 PLACE DES BARRICADES A BRUXELLES

=====

Seul, le 23 août 1968

L'été de l'année 1968 fut en Belgique assez désagréable, sombre et pluvieux. Mais le vendredi 23 août au matin, le soleil venait égayer la place des Barricades, à Bruxelles, où je venais pour la première fois. L'ensemble des maisons occupe un bel espace circulaire largement ouvert d'un côté sur le boulevard de Bisschoffsheim. Au centre, un parterre délimité par une grille entoure la statue d'André Vésale, oeuvre de Geef. Ce secteur, en bordure de la "ville en forme de coeur", au nord-est, jouit d'un calme relatif.

Il était un peu plus de dix heures. J'avais pris le train de Bruxelles et cherché ce lieu pour célébrer un anniversaire que, naïvement, je croyais bien digne d'attirer quelques personnes. Or, devant le numéro 4, j'étais seul et quelque peu déconcerté.

A cause de "L'Homme qui rit"!

De tous les romans de Victor Hugo, le moins connu à cette époque était à coup sûr L'Homme qui rit, le plus long après Les Misérables, le plus typiquement hugolien avec les outrances, les antithèses et les énumérations qui ont longtemps masqué des splendeurs reconnues pourtant par Claudel en dépit de ses réserves obstinées, par Henri Guillemin et beaucoup d'autres ensuite.

Depuis quelque temps, j'avais découvert cette oeuvre longtemps occultée. Avec émerveillement, j'y avais retrouvé tous les grands thèmes de Hugo, mais amplifiés et approfondis, au fil d'une intrigue romantique à souhait qui servait visiblement de tremplin à des méditations essentielles. A la dernière page de la réédition que j'avais entre les mains étaient reproduites en note ces lignes ajoutées par l'auteur à son manuscrit:

"Terminé le 23 août 1868, à dix heures et demie du matin, Bruxelles, 4, place des Barricades.

"Ce livre, dont la plus grande partie a été écrite à Guernesey, a été commencé à Bruxelles, le 21 juillet 1866, et fini à Bruxelles le 23 août 1868."

Encouragé par l'insistance de Hugo sur la date de la fin de son labeur, j'avais résolu de célébrer ce centenaire alors tout proche. Comment personne d'autre n'y avait-il pensé?

Un vide surprenant

Une autre surprise m'attendait. Devant cette demeure de deux étages que sa hauteur faisait paraître un peu étroite, devant cette porte en retrait au-dessus de ses degrés de pierre et ce haut soupirail grillagé, je cherchais en

vain une inscription signalant un immeuble qui avait eu l'honneur d'abriter les multiples séjours d'un écrivain qui fut un génie. Rien!

Je sonnai. La dame qui vint m'ouvrir me confirma qu'il s'agissait bien de la maison où Victor Hugo avait séjourné. Elle me montra, fixée au mur du vestibule, une gravure qui représentait le poète et précisa qu'il n'y avait plus d'autre souvenir de lui dans la demeure.

Dans son livre Victor Hugo en Belgique, publié en 1935, José Camby regrettait déjà que rien en ce lieu ne rappelle "les fréquents et longs séjours du poète".

Emporté par mon admiration, j'ai publié en 1978 un essai, Pour saluer l'Homme qui rit, au début duquel j'ai signalé cette carence. Présentant mon livre à une séance de l'Association des Ecrivains Belges, je reçus de Mme Marianne Pierson-Piérard la promesse d'une intervention auprès des autorités de Bruxelles avec l'appui de son mari, Mr Marc-Antoine Pierson, Ministre d'Etat. Ce dernier s'adressa en effet à Mr Brouhon, Bourgmestre, qui prit contact avec l'Echevin de l'Etat Civil, dont cette matière dépendait. Dans une réponse qui me fut transmise plus tard, je trouvai cet écho d'une objection suscitée sans doute par le responsable: "Le fait qu'une plaque commémorative de séjour du grand écrivain français est déjà apposée à la Grand-Place n'est pas étranger à la longueur de la procédure..."

Il n'y eut aucune suite, en dépit de mon insistance sur un fait incontestable: Hugo demeura fort peu de temps à la Grand-Place, tandis qu'il passa environ 400 jours à la place des Barricades. De plus, au numéro 4, sa famille séjourna de 1866 à 1871. Le petit Georges, premier-né de son fils Charles, y mourut le 16 avril 1868 à l'âge d'un an. Le 27 août suivant, quatre jours après la fin de la rédaction de L'Homme qui rit, son épouse Adèle, âgée de 64 ans, y décéda, terrassée par une congestion cérébrale. Notons aussi que Hugo reçut en cette maison Verlaine qui avait alors 23 ans, et Baudelaire vieillissant (comme Bernard-Henri Lévy le rappelle largement dans Les derniers jours de Charles Baudelaire, éd. Grasset 1988).

Enfin, un autre événement attira sur cette demeure l'attention de tout le pays. Le 25 mai 1871, quand une dure répression triomphait de la Commune à Paris et que le gouvernement belge voulait fermer sa frontière aux communards fugitifs, une lettre de Hugo parut dans L'Indépendance belge: "Cet asile que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre... J'offre l'asile à Bruxelles. J'offre l'asile place des Barricades, n° 4." Dans la nuit du 27 au 28, des jeunes réactionnaires de bonne famille vinrent insulter le poète et brisèrent quelques vitres à coups de pierres. Hugo protesta hautement, dénonça une tentative d'assassinat et reçut un ordre d'expulsion. Il partit avec les siens pour Luxembourg, mais le gouvernement n'interdit plus l'accès du territoire aux vaincus de Paris. "Le ministère belge... m'a expulsé, mais il m'a obéi", conclut Hugo dans une lettre au même journal. Dans plusieurs oeuvres, l'écrivain donna une place manifestement exagérée à "l'incident belge".

Deux plaques successives

Le centenaire de la mort du poète, en 1985, ne put ébranler l'inertie générale. Consulté l'année suivante, Marcel Lobet m'écrivit: "Je dois vous conseiller, après m'être informé, de ne pas insister..."

Le temps passa. Mr Louis d'Hauterives, peintre, dont la famille était devenue propriétaire de la maison, y installa une galerie d'art qui, en 1992 notamment, fut destinée à promouvoir de jeunes talents. Conscient de la valeur exceptionnelle du lieu, il fut heureux de recevoir ma documentation hugolienne, sans oublier le grand roman commencé et terminé dans ces murs. Sans doute, il ne s'agissait pas de créer sur place un musée Victor Hugo, mais une plaque apposée près de l'entrée comporta cette seule inscription: "L'Homme qui rit". Ce fut un progrès incontestable. Des articles furent consacrés aux activités de la galerie et regrettèrent l'absence d'intérêt qui avait trop longtemps pesé sur cette demeure.

Plus tard, Mr Lucien De Meyer y installa les bureaux de sa maison d'édition Ars Libris toujours situés actuellement à cette adresse, comprit lui aussi tout l'intérêt d'une plaque commémorative et prit des contacts de son côté.

Dans son ouvrage très précis paru en 1994 Victor Hugo chez les Belges (édition Le Cri), Jean-Marc Hovasse, devenu ensuite le meilleur biographe de Hugo, s'indigna de ne trouver aucun signe distinctif à la maison où le poète passa "plus de quatre cents jours de sa vie répartis sur six ans". De son plaidoyer vigoureux, extrayons ces lignes: "A six cents mètres de ce 4 place des Barricades, 51 rue Ducale, une plaque magnifique commémore, non pas la maison, mais l'emplacement de la maison où Lord Byron passa non pas quatre cents nuits, mais une dizaine de jours à Bruxelles; il s'y était arrêté, non par intérêt pour la Belgique, mais à cause d'une défaillance de son véhicule."

2002, année du bicentenaire de la naissance de Hugo, donna l'occasion rêvée pour réparer un trop long oubli. Mr Joël Goffin, poète et chroniqueur culturel, auteur notamment de Sur les pas des écrivains à Bruxelles, intervint avec efficacité. J'eus la joie, le jeudi 30 mai, de répondre à l'invitation de l'Association Présence et Action Culturelles pour l'inauguration de la plaque commémorative tant souhaitée. Presque 34 ans après ma première démarche, cette fois, je n'étais plus seul. Caméras, police, pas mal de monde, temps agréable, atmosphère de fête, c'était parfait. A une fenêtre du premier étage, vers midi, un artiste au verbe puissant récita les vers vengeurs par lesquels Hugo avait stigmatisé l'attaque nocturne de 1871. Puis, devant la foule, sur le trottoir, Mr Freddy Thielemans, Bourgmestre, et Mr Jacques Rummelhardt, ambassadeur de France en Belgique, prononcèrent leurs excellentes allocutions.

Je regardais de loin la plaque toute neuve qui me parut d'abord assez petite, mais élégante dans sa facture où le nom du poète était reproduit avec la graphie coutumière à son auteur. Le Bourgmestre conclut:

- Et si l'on dévoilait cette inscription...
- Mais... elle est déjà dévoilée! lui répondit-on.

En effet, soulignée par les plis d'un drapeau, presque trop mise en valeur, il fallait la chercher un instant du regard. Qu'importe? Aujourd'hui, elle se détache fort bien et remplit parfaitement son office. Il semble tellement normal qu'elle soit là, tout simplement.